Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

17 | 2006
Varia

Les Israéliens d'aujourd'hui et la Shoah ou le rôle de la « troisième génération » dans l'élaboration de nouvelles pratiques mémorielles

Guila Sylvie Nakache

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/196
ISSN : 2075-5287

Éditeur
Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée
Date de publication : 30 novembre 2006
Pagination : 138-159

Référence électronique
Guila Sylvie Nakache, « Les Israéliens d'aujourd'hui et la Shoah ou le rôle de la « troisième génération » dans l'élaboration de nouvelles pratiques mémorielles », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 17 | 2006, mis en ligne le 17 septembre 2007, Consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/196

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Les Israéliens d'aujourd'hui et la Shoah ou le rôle de la « troisième génération » dans l'élaboration de nouvelles pratiques mémorielles

Guila Sylvie NAKACHE[*]

Boursière, Centre de recherche français de Jérusalem

En élaborant une problématique générale de la mémoire historique contemporaine, Pierre Nora a fait surgir un nouvel objet d'histoire : le « lieu de mémoire » auquel il accorde l'aptitude d'engendrer « une autre histoire [1]. » Dans l'article de 1992 « L'ère de la commémoration », Pierre Nora convient de l'étrange destinée de ces *Lieux de mémoire* : « Ils se sont voulus, par leur démarche, leur méthode et leur titre même, une histoire de type contre-commémoratif, mais la commémoration les a rattrapés [2].»

---

[*] Guila-Sylvie NAKACHE est doctorante en histoire contemporaine à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Madame Anne Grynberg. Rattachée à l'équipe de recherche IRICE, boursière au Centre de recherche français de Jérusalem en 2006, elle est actuellement boursière à la FMS et prépare une thèse sur « Les représentations de la Shoah dans la société israélienne : étude du discours politique et des débats culturels de 1973 à nos jours. » Sylvie.Nakache@malix.univ-paris1.fr

[1] Les « lieux de mémoire » tirent cette capacité de leur appartenance à la fois à la mémoire et à l'histoire.

[2] P. Nora, « L'ère de la commémoration », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol III, Les France, 3. De l'Archive à l'Emblème, Paris, Gallimard, 1992, p. 977.

Les « lieux de mémoire », qui se voulaient une histoire contre-commémorative, sont devenus des instruments de la commémoration.

L'œuvre monumentale des *Lieux de mémoire* constitue un support essentiel pour saisir les transformations internes aux notions d'histoire, de mémoire et de commémoration. L'appréhension des problématiques de la mémoire dans le cadre national fut longtemps envisagée par « les lieux de mémoire », au détriment de la prise en compte de la pluralité des voix qui habitent les mémoires collectives et individuelles. Il existe pourtant d'autres « objets d'histoire », des destins individuels dont les histoires ont été englouties, temporairement ou pour toujours, par les représentants de la mémoire officielle. Les « lieux de mémoire » ont figé le temps. Ils existent parce qu'il n'y a plus de mémoire spontanée.

Face au récit institutionnalisé des « lieux de mémoire », l'élaboration d'un récit alternatif s'est organisée dans des « communautés de mémoire ». Une « communauté de mémoire » suppose une mémoire portée par des groupes vivants. La mémoire dans une « communauté de mémoire », distinctement d'un « lieu de mémoire », peut se mettre à jour, vivre à l'intérieur de l'histoire. L'émergence de sous-groupes dits « mémoriels » survient lorsqu'une redéfinition de l'identité du groupe s'impose. L'existence de ces « communautés de mémoire » nous oblige à « *re-penser* » le lien entre le projet historiographique, qui vise à l'orchestration du passé et la mémoire collective fragmentée, amputée, interrompue.

L'État d'Israël, espace aux « mémoires » narratives multiples longtemps occultées, ignorées ou marginalisées au nom de la construction nationale, semble un terrain privilégié pour exercer un ré-examen des questionnements autour du rapport entre l'histoire et la mémoire.

I. Les origines d'une recomposition mémorielle

Le sionisme, à l'origine un nationalisme de l'Eet de l'Europe lié à une revendication et une renaissance linguistique, diverge du nationalisme français qui s'exprime à travers les institutions, l'État et l'histoire de l'État comme telle. C'est un nationalisme qui peut exister indépendamment de l'État[3]. La singularité du « ben-gourionisme » fut d'éduquer le peuple à

[3] Cette forme de nationalisme, dite « ethnique », renvoie aux différentes déterminations culturelles, linguistiques, qui définissent un peuple historiquement : la mémoire, la religion, le langage. Sur le nationalisme et le nationalisme ethnique, voir A. D. Smith, *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 141.

travers une histoire unique, pour ainsi dire jacobine de l'État. Après le succès du *Kibboutz Galouiot* (le rassemblement des exilés), l'État dut relever le défi de la fusion des exilés. Tâche très difficile pour Israël qui accueille des Juifs de toutes provenances. L'État hébreu dut très rapidement « gérer » les retrouvailles historiques entre les deux grandes branches du judaïsme (ashkénaze et séfarade), confisquant les nombreuses mémoires de l'Exil pour les remettre en place dans le cadre d'une mémoire nationale.

Un des exemples les plus frappants de ce modèle normatif israélien est la subordination de la mémoire des Juifs d'Irak au récit supra sioniste. Le *Farhoud*[4] devint le repère historiographique qui engloutit l'histoire riche et longue du judaïsme irakien en Irak[5]. Les chercheurs s'accordent pour dire que cet événement fut exceptionnel dans les rapports entre Juifs et musulmans en Irak[6]. Malgré les témoignages historiques, le *Farhoud* fut intégré au récit national sioniste *meShoah le Tkoumah* (De la Shoah à l'Indépendance). Les Juifs en terre d'Islam avaient un rôle démographique central. Dès 1942, David Ben Gourion présenta aux dirigeants du *Yishouv* le célèbre « programme du million » visant à faire venir des Juifs des États arabes. Ce programme débuta après la création de l'État[7].

Le rapport aux Juifs en terre d'islam fut compris dans un processus croisé, d'homogénéisation et de différenciation [8]. L'État d'Israël tenta de fondre les communautés dans le cadre unique d'une société nationale moderne tout en luttant contre « l'esprit du Levant » que Ben Gourion jugeait « destructeur

---

[4] Le pogrom contre les Juifs de Bagdad en 1941 se produisit quelques heures avant l'entrée des Britanniques. Le Premier ministre « pro nazi » Rachid Ali Kilani s'enfuit hors d'Irak. Cette anarchie politique s'est accompagnée de l'assassinat de 160 Juifs et d'un nombre indéterminé de musulmans.

[5] Y. Shenhav, « Juifs originaires de la terre d'Islam en Israël : L'identité fragmentée des *Juifs orientaux* dans les lieux de mémoires de la nation », *Juifs orientaux en Israël : Une observation critique de l'ethnicité israélienne,* eds H. Hever, Y. Shenhav and P. Motzafi-Haller, Hakiboutz Hameouchad, Jerusalem, Institut Van Leer, 2002, p. 110 (en hébreu).

[6] H. Cohen, « The anti-Jewish Farhud in Baghdad 1941 », *Middle Eastern Studies,* n° 3, 1996, pp. 2-17.

[7] 1948-1952 : immigration en masse de Juifs vers Israël en provenance des pays arabes et d'Europe. Opération « Tapis volant » au Yémen et opération « Ezra et Néhémie » en Irak.

[8] Y. Shenhav, *op. cit.,* p. 109.

des individus et des sociétés[9] ». Le passé arabe des Juifs orientaux menaçait d'ébranler la cohérence d'une nation israélienne « homogénéisée » et de brouiller la limite frontalière entre Juifs orientaux et Arabes.

Dans cette réalité conflictuelle, les Orientaux en Israël se sont constitué des pratiques d'intégration : le dénigrement de leur arabité, l'acceptation des valeurs fondamentales de l'hégémonie ashkénaze et la tentative constante de s'intégrer à « la culture israélienne » qui réfléchissait l'image de cette hégémonie. La mémoire collective des Juifs des pays arabes se trouva assujettie à une approche sioniste qui s'inscrivait dans un mouvement de rejet de la diaspora (*Shlilat ha Gola*). Les revendications des communautés orientales, dénonçant la politique d'absorption de l'*alyah* des années 1950, le mépris de leurs traditions et la tentative de les « fondre » au modèle normatif israélien ne sont pas éloignées des revendications des rescapés de la Shoah.

Les premières années d'existence de l'État d'Israël se caractérisent par deux processus simultanés et contradictoires : élaborer une mémoire collective de la Shoah, célébrer l'héroïsme tout en occultant la réalité des victimes. En 1949, le jeune État qui fait face à une immense *alyah* se préoccupe avant tout de la construction du pays. Certes, l'extermination des Juifs d'Europe est considérée comme un terrible désastre, mais inexplicable, incompréhensible. La rhétorique collective utilise la Shoah à des fins idéologiques et occulte la mémoire individuelle.

La guerre des Six Jours ouvre une nouvelle phase dans la perception de la Shoah. La peur qu'engendrent « les multiples menaces verbales arabes et palestiniennes[10] » est atténuée par le sentiment de sécurité transmis par un État souverain et une armée puissante capable de protéger son peuple. L'armée israélienne vient de déjouer une tentative d'extermination. Telle est la nature des « leçons de la Shoah » et du concept pédagogique sur lequel la jeune génération est éduquée. Les politiciens débattent sur l'avenir des Territoires et sur les questions sécuritaires. Nombreux sont ceux, religieux et laïcs, à considérer cette nouvelle situation comme le signe d'un retour sur les terres ancestrales, en particulier à Jérusalem. La volonté politique d'accomplir le programme de « conquête de la terre », fondé sur des droits

---

[9] E. Shohat, « Sephardim in Israel: Zionism from the Standpoint of its Jewish Victims », in *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*, eds A. McClintock, A. Mufti and E. Shohat, Minneapolis/ London, University of Minnesota Press, 1998, p. 42.

[10] O. Carré, *L'Orient arabe aujourd'hui,* Paris, édition Complexe, 1991, p. 78.

historiques bibliques, enthousiasme l'opinion israélienne : la possibilité d'accéder à certains territoires lui permet, entre autres, de visiter la Jérusalem réunifiée[11].

À partir de mars 1969, Nasser commence la guerre d'usure sur le canal de Suez. Cette date marque la première étape d'un processus appelé à déboucher sur une guerre totale[12]. La guerre d'usure, véritable conflit, a provoqué des pertes humaines comparables à celles de la guerre des Six Jours[13]. L'acceptation du cessez-le-feu met fin au gouvernement d'union nationale dirigé par les travaillistes. Begin et la droite, qui plaident pour une annexion totale des Territoires occupés, mettent fin à leur participation au gouvernement de coalition. Nationalistes et religieux du *Likoud*, soutenus par le mouvement néo-sioniste, gagnent en puissance. Le 15 mars 1972, un vote massif à la *Knesset* réaffirme « les droits historiques du peuple juif sur la Terre d'Israël », Cisjordanie et Gaza inclus[14].

La guerre du *Kippour* constitue un événement que de nombreux historiens et sociologues considèrent comme un point de rupture dans la conscience collective israélienne. Anita Shapira[15] voit dans la projection à la télévision d'images d'Israéliens captifs durant la guerre du *Kippour* une légitimation de la victime. Brusquement le Juif traqué, persécuté, devenait une partie de l'expérience israélienne. Cette fois, les Israéliens ressentaient pour les Juifs d'Europe compréhension et compassion. La guerre du *Kippour* cause un profond changement dans la perception de la Shoah, en tant que thème public, et particulièrement comme sujet pédagogique. Le fait que cette attaque ait eu lieu le jour du *Kippour*, considéré comme l'un des plus sacrés par le peuple juif, amplifie l'aspect dramatique et l'impact de l'attaque sur les Israéliens. La gravité de la situation, puis l'incertitude des premières semaines de bataille, et le sentiment d'isolement ressenti par la population, imprima une marque indélébile dans la conscience israélienne. La peur de

---

[11] H. Laurens, *Paix et Guerre au Moyen-Orient (L'Orient arabe et le monde de 1945 à nos jours),* Paris, Armand Colin, 1999, p. 251. Voir également : E. Sprinzak, *The Ascendance of Israel's Radical Right,* Oxford, Oxford University press, 1991, pp. 35 - 38.

[12] *Ibid*., p. 268.

[13] *Ibid*., p. 272.

[14] Seule l'extrême-gauche se prononce en faveur d'un retrait total des Territoires et s'oppose à toute implantation, qu'elle soit militaire ou agricole.

[15] A. Shapira, « »La Shoah : mémoire individuelle, mémoire collective", *Zmanim*, n°57, hiver 96-97, pp. 4-13 (en hébreu).

l'extermination était plus présente que jamais. Certaines thèses s'effondrèrent : il n'était plus aussi évident que l'existence de l'État d'Israël représente une garantie contre les menaces ennemies. En mai 1974, des mouvements de protestation de la population réclament la démission du gouvernement ainsi que la création d'une commission d'enquête. Le *leadership* militaire et civil est en situation d'échec.

Sous le gouvernement d'Itzhak Rabin, de 1974 à 1977, la politique israélienne évolue. Les travaillistes acceptent la création de colonies en Cisjordanie et dans la bande de Gaza. La montée en puissance d'une nouvelle forme de sionisme, dans laquelle l'élément religieux prend une importance capitale, affaiblit la doctrine d'un sionisme purement laïc. Avec la résurgence de mouvements religieux extrémistes depuis 1967, des partis religieux se regroupent dans le *Goush Emounim* (le Bloc de la foi) et prônent un retour au « messianisme territorial ». Le Bloc de la foi en 1976 et la Ligue de défense juive du Rabbin Meir Kahana en 1977, animent des marches et procèdent à des implantations sauvages, illégales jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Menahem Begin[16].

Le revirement politique de 1977 voit l'arrivée au pouvoir de nouvelles élites qui donnent une légitimité à leur propre culture, représentant une autre forme d'israélisme. Aux messages anti-socialistes, anti-élitistes et empreints de signification religieuse s'ajoute la dénonciation quasi systématique d'un monde qui « laissa le pire arriver ». Sous le gouvernement Begin, la Shoah est au centre de l'identité nationale, et en particulier d'un nouveau discours qui réinterprète jusqu'au sens du bien et du mal[17]. Durant la première guerre du Liban, l'offensive conduite par l'armée israélienne jusqu'au fleuve Litani le 6 juin 1982 va bien au-delà de la volonté gouvernementale originelle lors du déclenchement de l'opération « paix en Galilée ». Begin autorise *Tsahal* à envahir le Liban pour déloger l'OLP qui pilonnait la Galilée à partir de la frontière nord d'Israël. Il annonce à cette occasion, dans une lettre au président Ronald Reagan, l'envoi des troupes israéliennes à Beyrouth pour appréhender « Adolf Hitler dans son Bunker [18]». Pour justifier cette action auprès de la *Knesset*, Begin revient sur sa vision stratégique qui consiste à

---

[16] O. Carré, *op. cit. supra* (note 10), p. 104.

[17] B ; Evron, « La Shoah en boomerang », *Politika,* juin-juillet 1986, pp. 8-9 (en hébreu).

[18] Les manipulations de la mémoire de la Shoah ne sont pas l'exclusivité de Begin ou de la droite. En 1998, *Tsahal* proposa que les unités d'élite prêtent serment aux camps de Majdanek et Birkenau. *Cf. Ha'aretz,* 21 avril 1998, 6A (en hébreu).

considérer toute alternative à la guerre comme le risque tangible d'une nouvelle extermination :

> Depuis la Seconde Guerre mondiale, le monde a perdu le droit de demander des comptes à Israël sur ses faits et gestes [19].

Begin séduit les franges les plus conservatrices et religieuses de la société israélienne[20] en développant les implantations juives et en octroyant des subventions aux partis religieux, notamment à *Agoudat Israël* qui obtient, entre autres, l'interdiction pour la compagnie aérienne israélienne *El Al* de voler durant le *shabbat*. Le « grignotage » du statu quo[21] en faveur des partis religieux marque une première brèche dans le récit « supra sioniste ».

L'impulsion et l'intérêt portés au « différent », dans le cadre d'une culture de l'audimat, place sur le devant de la scène des sentiments longtemps refoulés. Les « mémoires » narratives sortent de l'oubli pour entrer en concurrence avec les élites au pouvoir, créant des mythes de substitution plus conformes à leur identité personnelle. L'éthique collective n'existe plus. Chaque groupe se fait une idée différente de l'israélisme, c'est-à-dire des frontières, du rôle de l'État, du système éducatif et du rapport entre l'État et la religion.

Tout comme les communautés juives orientales, les descendants des rescapés mettent alors en avant leurs racines et origines. La mémoire de la Shoah prend une place de plus en plus centrale dans la définition de l'identité et de la personnalité des descendants. L'expression « enfants de rescapés de la Shoah » devient une épithète liée à une généalogie, une ascendance. Mais à mesure que cette génération grandit, les rescapés, eux, vieillissent. Un sentiment d'urgence apparaît : exprimer à haute voix, interroger, témoigner, mettre au clair toutes les questions restées sans réponse ainsi que celles qui n'ont jamais été posées ou qui ont été refoulées, avant qu'il ne soit trop tard... Ces descendants ont senti que leur identité était également ancrée dans la mémoire « biographique » de leurs parents et grands-parents.

---

[19] Discours de Menahem Begin le 29 juin 1982. *Cf.* Comptes-rendus des débats parlementaires de la dixième *Knesset*, volume II, p. 2973 (en hébreu).

[20] Le *Likoud* fait alliance avec le PNR (Parti national religieux) et *Agoudat Israël* (Parti ultra-orthodoxe ashkénaze).

[21] Fait référence à la lettre que David Ben Gourion adresse, en juin 1947, au parti politique orthodoxe *Agoudat Israël*, dite « lettre du *statu quo* » dans laquelle sont posées les bases d'une collaboration sereine entre laïques et religieux dans le jeune État juif.

Le rapport à la religion, au judaïsme évolue. L'israélisme, rattrapé par la diaspora, voit naître de nouvelles pratiques mémorielles…

II. Une identité construite à travers la mémoire traditionnelle.

Le mouvement *Arachim*[22] est fondé en 1979 par une poignée d'enseignants pratiquants issus du monde universitaire et des *Yeshivot,* soucieux de stopper le processus aliénant qu'avait traversé la société israélienne et qui, à leurs yeux, avait produit une génération déconnectée de ses traditions ancestrales et de la richesse de son patrimoine. C'est en cherchant un moyen de transmettre les fondements du judaïsme dans un langage clair et moderne à un public séculier désireux de reconquérir son identité juive que naît l'idée des séminaires académiques. Les conférences abordent des thèmes divers mêlant religion et science[23]. Des conférences dans lesquelles la question de la transmission de l'histoire juive[24] est omniprésente.

Le 12 octobre 2006, l'un des communicants du mouvement *Arachim*, Yaacov Estreicher, présente à Jérusalem, dans le cadre d'un séminaire académique « intensif » de quatre jours, une conférence sur le thème du « passage du flambeau [25]. » Il propose ce jour-là un questionnement autour du processus de transmission du témoignage dans le judaïsme.

> Il existe une différence fondamentale entre une légende et une histoire basée sur la transmission d'un témoignage. La légende est une histoire non vérifiée, sans – ou peu de – témoins. La fiabilité d'un récit historique s'estime au nombre de témoins qui ont assisté à l'événement .

Toutes les religions qui s'appuient sur une certaine forme de révélation sont basées sur le même modèle : une personne se recueille dans la solitude, revient vers son peuple et annonce qu'elle a expérimenté une révélation personnelle. Par nature impossible à vérifier, ce genre d'assertion repose sur la foi. Le judaïsme ne se baserait pas sur ce modèle mais sur celui du témoignage :

---

[22] En français : « Valeurs »
[23] Liste des thèmes sur le site internet en hébreu : www.arachim.co.il
[24] De -3760 à nos jours.
[25] Conférence enregistrée le 12 octobre 2006 à Jérusalem. La transcription proposée ci-dessous est une traduction personnelle des propos tenus par Yaacov Estreicher. Certaines conférences sont accessibles sur le site internet en mode audio ou vidéo classés par thème ou par conférencier (en hébreu).

> Quand je raconte la Sortie d'Egypte à mon fils, ce n'est pas parce que j'ai lu ce récit dans l'ancien testament mais parce que mon père m'a transmis cette histoire. Le récit de la Sortie d'Egypte est raconté de la même manière chez les Juifs du monde entier. C'est une chaîne de transmission de père en fils jusqu'au premier témoin. Israël n'a pas cru en Moïse suite aux miracles qu'il a accomplis. Ce n'est qu'à la Révélation au Sinaï, après avoir vu de ses propres yeux et entendu que le peuple a reconnu la spécificité de l'événement.

Le judaïsme est la seule religion dans les annales de l'histoire à prétendre avoir fait l'expérience d'une révélation nationale. Aucun peuple n'a jamais prétendu à une révélation nationale du même ordre. Yaacov Estreicher constate que des événements aussi significatifs que la Sortie d'Egypte ou la Révélation du Sinaï ont impliqué un grand nombre de témoins. Le nombre, ainsi que la concordance des témoignages, garantiraient l'authenticité de l'événement.

Après avoir démontré « la singularité du modèle de transmission du judaïsme » et « son caractère infalsifiable », il évoque le problème du négationnisme, non sans préalablement révéler à son auditoire les raisons de son désarroi :

> J'ai tout d'un rescapé de la Shoah si ce n'est un numéro bleu tatoué sur le bras. Des cauchemars la nuit, la peur de manquer de nourriture. Il m'arrive même de me surprendre la nuit longeant les murs …
>
> Grand-père est rescapé de la Shoah, mon père est issu d'une grande famille anéantie durant la seconde guerre mondiale. Grand-père n'a jamais rien raconté. Il est arrivé en *Eretz Israël* à 30 ans. Durant dix ans, il ne s'est pas marié, incapable de faire quoi que ce soit, si ce n'est manger et respirer. Et puis, lentement, il s'est rétabli. À 40 ans, il décida de se marier pour poursuivre le combat au nom des siens. Il s'est marié, mon père est né et il ne lui a rien raconté… Mon père ne savait quasiment rien de ce qui était arrivé à mon grand-père durant la guerre.
>
> C'est à moi que grand-père a tout raconté. Il avait compris que, sans ce récit, personne ne saurait et qu'il ne pourrait pas, par la suite, déplorer que personne ne sache. À 12 ans, j'avais pour habitude de passer presque tous les *shabbat* chez mes grands-parents à Nataniya afin de leur tenir compagnie. Un jour, grand-père a ouvert l'album : « C'est ma mère, c'est mon père, c'est ma petite sœur qui a pris le train pour Auschwitz. C'est mon frère qui est retourné à la *Yeshiva* parce qu'il y avait la guerre. S'il n'y était pas retourné, il serait resté en vie.

Et en 1944, ils prennent le train pour Auschwitz qui entre à l'intérieur de Birkenau II [26] et arrive jusqu'au Crematorium. C'est là qu'ils descendent pour passer la « sélection » à laquelle Mengele participe. « Droite », « gauche », « droite », « gauche ».

> Et tous se retrouvent à gauche hormis moi et ma sœur qui nous sommes retrouvés à droite, je ne sais pas pourquoi. Les derniers mots dont je me souvienne furent ceux de mon père : « Samuel, nous allons mourir. Samuel, reste en vie ! Marie-toi, aie des enfants, raconte leur que tu es Juif et dis leur ce que c'est d'être Juif… ». Ce furent ces dernières paroles.
>
> Et grand-père traversa les sept cercles de l'enfer…. Et pour ceux qui savent de quoi je parle, grand-père traversa les sept cercles de l'enfer bien après la Shoah… Les sept cercles…puis il s'est marié…puis il décida de raconter…. Il parla autant qu'il s'était tu toutes ces années. J'ai vécu cet instant intensément. Depuis ce jour, je fais des cauchemars pensant que je suis là-bas et que tout cela m'arrive à moi.
>
> Il n'existe pas un livre sur la Shoah que je n'ai lu, pas un film que je n'ai vu. Il y a des livres et des films que j'ai vus des dizaines de fois. Et me voici encore et toujours en Pologne, à Auschwitz, à Majdanek, à Treblinka…. Et me voici, encore et toujours, à me demander : mais que fais-je ici ? Je ne supporte pas ces lieux alors pourquoi y suis-je ? Et me voilà de nouveau pleurant comme un enfant… »

Comme nombre d'enfants et de petits-enfants de survivants de la Shoah, Yaacov Estreicher reste hanté par l'histoire de sa famille. Il vit depuis son enfance une double vie : la sienne et les souvenirs des camps. Inquiet de l'avenir, il s'interroge sur ces relectures erronées de l'histoire du nazisme et de la collaboration par l'extrême droite et sur la « confusion de sens », de plus en plus marquée dans les rapports référentiels à la Shoah de la part de la gauche et de l'extrême-gauche dans la lecture qu'elles font du conflit israélo-arabe. Yaacov Estreicher, préoccupé de voir le néo-nazisme et le

---

[26] Pendant la plus grande partie du fonctionnement du camp, les déportés arrivaient au niveau de l'ancienne gare de marchandises d'Auschwitz (la *Judenrampe*) et marchaient jusqu'à Birkenau. La voie fut prolongée au printemps 1944 pour terminer son trajet à l'intérieur de Birkenau, au plus près des dispositifs de gazage. À peine sortis du train, les prisonniers subissaient la « sélection ». D'un côté, les faibles, les personnes âgées, les malades, les femmes enceintes, les enfants destinés, à être gazés immédiatement. De l'autre, les adultes (en théorie à partir de 16 ans) les plus valides que les SS destinaient à la mort par le travail forcé. Souvent, le docteur Josef Mengele se servait parmi les nouveaux venus pour conduire ses expériences.

négationnisme réactivés par des professeurs d'université, revient sur l'affaire Henri Roques. Henri Roques soutint en 1985 devant l'université de Nantes une thèse de doctorat[27] dans laquelle non seulement il remettait en cause le génocide juif, mais tentait de réhabiliter le nazisme avec la complicité d'un jury d'enseignants favorables à ses thèses.

Le principal souci de Yaacov Estreicher n'est pourtant ni la France ni le reste de l'Europe mais ce qui se passe ou risquerait de se passer dans les années à venir en Israël :

> Je crains que dans 200 ou 300 ans, ici, en Israël, vous puissiez vous procurer des travaux de recherche niant la vérité de la Shoah au nom du pluralisme, au nom de la science et au nom d'une histoire qui manque d'exactitude.

Pour contrecarrer les projets des falsificateurs de l'histoire, Yaacov Estreicher propose une « méthode juive » afin « d'immortaliser l'événement historique ». L'originalité de la démarche de Yaacov Estreicher tient au fait qu'il conforte chacun de ses arguments en s'appuyant sur des références bibliques. C'est ce rapport référentiel constant à « la tradition du Sinaï », dont le contenu est unique en son genre et sans précédent dans l'histoire des religions, que nous nous proposons d'éclaircir:

Yaacov Estreicher revient sur les circonstances de la Révélation de la *Thora* avant d'exposer la première partie de son projet : le regroupement des rescapés.

> Nous rassemblerons tous les rescapés de la Shoah encore lucides et en bonne santé (environ 20 000) dans un immense amphithéâtre accompagnés de leurs enfants et petits-enfants. Le Premier ministre, le président de l'État et le Grand-Rabbin viendront sur scène. Le président de l'État se tournera vers les rescapés et leur dira : vous êtes <u>les témoins</u> car vous avez <u>vu</u> de vos yeux l'horreur à Auschwitz, Treblinka, Majdanek. Vous étiez là-bas. Il faut que les générations à venir sachent ce qui s'y est passé et c'est la raison pour laquelle vous devez transmettre votre témoignage aux générations futures.

Ce projet s'inspire du récit de la Révélation et plus particulièrement des circonstances dans lesquelles Celle-ci a eu lieu. Les descendants d'Abraham, groupés en un peuple, répondent à l'appel adressé par Dieu et déclarent accepter les termes de l'Alliance[28] (Exode. 19, 8). L'Alliance conclue, Dieu

---

[27] Annulée en 1986 par le ministre Alain Devaquet.

[28] Moïse construit au pied du Sinaï un autel, encadré par douze stèles, symbolisant la présence des douze tribus. Après avoir offert des sacrifices, le peuple accepte dans sa totalité le pacte entre Dieu et Israël.

annonce qu'Il va se révéler aux yeux de tout le peuple. Du sommet du Sinaï, le peuple juif tout entier entend Dieu, expérimentant ainsi une révélation nationale (Deutéronome 5 : 1-4).

Le Décalogue (*assérét hadibrot*) est l'unique texte de la *Thora* qui décrive une révélation faite directement et sans intermédiaire par Dieu à des hommes. L'idée d'un rassemblement des rescapés renvoie au cadre de la proclamation du Décalogue souligné tel un événement unique dans l'histoire de l'humanité par la *Thora* elle-même (Deut. 4, 32-33-35)[29]. Le Décalogue serait donc la preuve de la prophétie. Yaacov Estreicher propose de s'inspirer de ce « plan de jonction » entre Dieu et l'histoire humaine afin d'immortaliser le souvenir de la Shoah.

Pour cela, il propose de constituer un document semblable au Pentateuque[30] :

> Les paroles du Président seront retranscrites. Une fois le discours écrit celui-ci deviendra un document que le Président vérifiera une dernière fois avant qu'il ne soit signé par le Grand Rabbin, le Premier ministre et par lui-même. On ajoutera sur le document qu'il ne pourra être modifié et qu'il sera copié en 20 000 exemplaires. Une copie sera distribuée à chacun des rescapés. Les 20 000 exemplaires seront produits sur place, plastifiés et enfermés dans des boîtes sur lesquelles sera inscrit « tu n'oublieras pas et tu ne pardonneras pas ».

Tout comme la *Thora* fut transcrite par Moïse dans ses aspects les plus fondamentaux[31], les paroles du Président sont elles aussi relevées. L'idée de copier en 20 000 exemplaires ce document fait référence aux copies du livre

---

[29] « Demandez donc aux jours qui étaient avant vous, depuis le jour où Dieu a créé l'homme sur la terre, et d'une limite du ciel jusqu'à l'autre, un si grand événement s'est-il produit, a-t-on parlé d'un semblable ? Un peuple a-t-il entendu la voix de Dieu parler du sein du feu comme tu l'entendis toi-même et le vécu ?... Cette vision te fut consentie afin que tu saches que l'Éternel est Dieu, qu'il n'y en a point d'autres. »

[30] C'est Moïse qui a la charge de transmettre aux Hébreux les premiers éléments de la *Thora* (prolongement du Décalogue), comprenant un code civil, pénal, religieux et moral, mais également les prescriptions relatives à la construction du sanctuaire. La *Thora*, qui s'est constituée au cours des quarante années dans le désert, forme le Pentateuque.

[31] Certaines parties de la révélation sont destinées à rester orales et à être transmises de génération en génération par la parole et l'enseignement. Il s'agit de la loi orale (*Thora shébéalpé*).

de la *Thora* qui ont été réalisées au cours de l'histoire biblique[32], l'original restant déposé auprès du sanctuaire gardé par les Lévites (Deut. 3I, 25-26).

Le texte que propose Yaacov Esteicher comprend : le récit de l'événement historique, le rassemblement des rescapés, le témoignage direct (ceux qui ont vu et entendu), la transmission aux générations futures, le paraphe et la diffusion du document. Un tel document serait impossible à falsifier et indiscutable puisqu'il est remis au groupe originel, lequel doit transmettre l'événement ainsi que le texte aux générations futures, texte qui valide la remise d'un exemplaire du document à chacun des rescapés. Afin d'étayer son propos, Yaacov Estreicher prend pour exemple le cas de l'Angleterre. La *Magna Carta*, charte de 63 articles arrachée, le 15 juin 1215, par le baronnage anglais excédé des exigences militaires et financières du roi, a limité l'arbitraire royal et établit en droit l'*habeas corpus*[32] empêchant, entre autres, l'emprisonnement arbitraire. Jusqu'à ce jour, dit-il, il n'existe aucune contestation de cette période de l'histoire d'Angleterre à laquelle fut rattaché un document.

Il mène plus loin son raisonnement en proposant la création d'une association dont l'unique objectif serait de perpétuer le souvenir de la Shoah. Cette association magnifierait le modèle « unique » de transmission dans le judaïsme.

Afin d'éviter tout risque d'équivoque, précisons que les propos qui vont suivre sont intentionnellement outranciers. Le rapport référentiel aux textes bibliques, qui se double ici d'un rapport analogique, n'en est pas moins discutable… Quand Yaacov Estreicher entreprend une connexion entre le rituel de la circoncision et la Shoah, l'assistance semble déconcertée :

> Un groupe de témoins (20 000 rescapés, enfants et petits-enfants) ne se marieront qu'entre eux afin de perpétuer cette mémoire. Chacun des membres de l'association devra, lorsque son fils sera âgé d'un mois, lui inscrire le numéro bleu de ses ancêtres sur le bras .

---

[32] Moïse aurait transcrit la *Thora* et en aurait remis un exemplaire à chacune des 12 Tribus d'Israël.

[32] Procédure renforcée et précisée de la procédure légale en vigueur en Angleterre dont les origines remontent au Moyen Âge. Elle amène un juge à se prononcer sur le caractère légal ou non de la détention d'une personne et, le cas échéant, à ordonner sa libération, de façon à apporter des garanties réelles et efficaces contre la détention arbitraire.

Tout comme la circoncision, chez les Abrahamides, fut le signe de l'entrée dans l'Alliance, chacun des membres de l'association gravera dans sa chair le numéro bleu de ses aïeux. Ne seront membres de la communauté de l'Alliance que les hommes qui porteront ce signe impérissable sur leur chair, de la même manière qu'est impérissable le maintien de l'Alliance scellée avec Abraham et sa descendance: « À l'âge de huit jours, vous circoncirez tout mâle dans vos générations… Tout mâle qui ne sera point circoncis, sa vie sera retranchée de son peuple » (Gen. 17, 12-14).

La législation minutieuse qui régit le code religieux de la *Torah* regroupe un nombre important de prescriptions qui n'ont ni une motivation rituelle ni une éthique apparente, mais dont le rôle est de rappeler la présence Divine dans la vie quotidienne. Yaacov Estreicher s'inspire de ces statuts (*houquim*), véritables vecteurs de mémoire, capables de ramener le geste et la pensée à Dieu afin de maintenir le souvenir de la Shoah. Ces supports mémoriels qui rythment le quotidien des Juifs pratiquants sont ici mobilisés au service de la mémoire de la Shoah. Ainsi la *mezouza* que les Juifs fixent au fronteau droit de chaque pièce de la maison et qui contient deux passages de la Bible rappelant la parole de Dieu (Deutéronome : 6 : 4-9 ; 11 : 13-21) devient un petit boîtier dans lequel est renfermé l'histoire de la Shoah :

> Chaque membre de l'association placera à l'entrée de sa maison, sur le montant de la porte, un petit boîtier qui renfermera un rouleau dans lequel sera résumé l'histoire de la Shoah et qu'il devra toucher en prononçant trois fois : nous n'oublierons pas et nous ne pardonnerons pas.

De même, les *tefillins* que les Juifs mettent au bras et à la tête pour rappeler leur serment d'allégeance à Dieu deviennent deux petites boîtes cubiques dans lesquelles est inscrit un résumé de l'histoire de la Shoah :

> Les membres de l'association viendront chaque matin au centre de jeunesse de leur quartier avec deux petites boîtes cubiques contenant un parchemin dans lequel sera inscrit un résumé des événements de la Shoah et les raisons de la création de cette association. Ils mettront le premier boîtier sur le front et le deuxième sur le bras près du cœur et diront trois fois : nous n'oublierons pas et nous ne pardonnerons pas .

La Pâque juive est une mémoire fondatrice pour le peuple juif. Elle est évoquée quotidiennement dans les prières juives et le peuple juif lui consacre chaque année huit jours afin de se souvenir et transmettre aux plus jeunes le récit de la Sortie d'Egypte.

La juxtaposition qui va suivre de deux événements aussi importants dans l'histoire d'Israël que l'Exode et la victoire des Alliés sur

l'Allemagne nazie[33] n'est pas anodine. Le rapprochement entre la politique égyptienne à l'égard des Hébreux (qui a revêtu une forme comparable en bien des points aux persécutions modernes anti-juives) et la politique du régime nazi envers les Juifs d'Europe est l'occasion pour Yaacov Estreicher d'analyser la valeur symbolique et pédagogique du récit de l'Exode et d'appliquer cette même méthode au récit de la victoire des Alliés et de la capitulation du III^{ème} Reich :

> Le 9 mai, ils fêteront le jour de la libération. Ils prépareront cette journée deux semaines à l'avance et nettoieront la maison de tout produit allemand. Le jour de la fête de la libération, tout le monde s'assiéra autour d'une table avec du pain sec. Le fils demandera au père : en quoi cette soirée se distingue-t-elle des autres soirées ? Pourquoi mangeons-nous du pain sec ? Et le père répondra : car ton père en a mangé tout comme le premier de nos ancêtres qui a mangé ce pain dans les camps. Il rappellera également à son fils pourquoi il porte un numéro bleu sur le bras .

Le nettoyage de la maison de tout produit allemand fait référence au nettoyage auquel s'astreint chaque foyer juif avant la Pâque juive afin d'éliminer toute trace de levain. Le pain sec renvoie aux pains azymes (*matsot*) que les Juifs consomment durant la Pâque à la place du pain quotidien. La soirée se déroule autour d'un repas aux mets étranges, mais dont la valeur symbolique et pédagogique ne laisse aucun doute. La question posée par le fils au père est le résultat de toute une mise en scène autour du repas de fête destinée à éveiller la curiosité de l'enfant et à l'inciter à poser des questions. C'est cette méthode de transmission par la parole et l'enseignement que Yaacov Estreicher souhaite voir appliquer à l'histoire de la Shoah.

Il propose enfin de célébrer une nouvelle fête, la « fête des nomades » qui semble en tout point analogue à la fête juive des Cabanes (*Souccot)* et se caractérise par une suite de rites dont la principale visée est la commémoration de la traversée du désert après la Sortie d'Egypte et la protection permanente de Dieu sur les Hébreux. La « fête des nomades » a

---

[33] En signant le protocole de capitulation à Reims le 7 mai, puis en répétant symboliquement cette signature dans la capitale du Reich, à Berlin, dans la nuit du 8 au 9 mai, les chefs militaires allemands avouaient, à la face du monde, la défaite complète et sans rémission de leur pays. Le 9 mai 1945, après 2 077 jours de combats, de souffrances et de deuils, la Seconde Guerre mondiale prenait fin.

pour fonction de rappeler les périples des Juifs en Europe jusqu'à leur arrivée en Palestine :

> La fête des nomades rappellera les bouleversements vécus par les Juifs en Europe jusqu'à l'arrivée en Palestine. Durant cette fête, il sera prescrit aux rescapés de résider, prendre leurs repas, voire dormir, dans une cabane en forme de bateau, en souvenir des immigrants clandestins qui voyagèrent en bateau jusqu'en Palestine. Toute la famille commencera dans un esprit de réjouissance la construction du bateau, dans un lieu à ciel ouvert. Quand l'enfant demandera pourquoi nous passons la soirée dans un bateau le père expliquera que ses ancêtres ont voyagé dans ces bateaux clandestins pour rejoindre la Palestine.

Yaacov Estreicher fait raisonner son auditoire par contiguïtés, glissements et proximités avec les « temps anciens ». Le judaïsme biblique sert ici de source pour réactiver des schémas intellectuels ancestraux. Selon la pensée juive, l'homme ancien[34], spirituellement plus avancé, a su, à travers des injonctions et des préceptes, mettre en place une méthode juive de transmission. Le processus de transmission qui a accompagné le peuple juif tout au long des siècles est un des aspects les plus singuliers de son histoire. C'est cette « méthode » grâce à laquelle la *Torah* orale est transmise pendant des milliers d'années de génération en génération et a été appliquée sous les civilisations les plus diverses, sans que ses structures de base s'en soient trouvé modifiées, que Yaacov Estreicher propose d'appliquer à la mémoire de la Shoah afin de la préserver.

Qui sont ces nouveaux acteurs désireux de transmettre ou de témoigner, ces héritiers soucieux de leurs racines, ces spectateurs intrigués qui assistent à ces séminaires académiques ? Instrumentalisation de la mémoire de la Shoah au service d'un discours religieux qui s'emploie à démontrer la véridicité des textes anciens ou bien singulier exemple des diverses formes et contenus de la mémoire de la Shoah dans une société en pleine mutation ?

Le public[35] de plus en plus nombreux à assister à ces séminaires est à la fois fragile et exigeant. La troisième génération ne cherche en aucun cas un maître à penser mais des valeurs dont elle sait qu'elles existent et dont elle

---

[34] C'est-à-dire les anciens docteurs de la Loi (*talmidé chachamim* ou *sofrim*) qui ont interprété les prescriptions bibliques tels que Hillel, rabbi Ishmaël et rabbi Yossi le Galiléen.

[35] Un public essentiellement composé de personnes non religieuses, anciennement religieuses ou tout simplement en quête d'identité.

souhaite recevoir la transmission. La *Torah*, que les Juifs religieux considèrent comme historique, actuelle et perpétuelle est le fondement d'une génération soucieuse de construire son identité à travers la mémoire traditionnelle.

III. Entre mémoire transmise et mémoire acquise[36]

Au début des années 1990, les Israéliens commencent à se mesurer de façon intensive au problème du traumatisme de la Shoah et à son influence sur la société israélienne[37]. Aux descendants de rescapés se sont joints de jeunes Israéliens qui ne sont pas des descendants « biographiques » des rescapés et qui cependant, observe l'historienne israélienne Gulie Ne'eman Arad, ont grandi « sous l'ombre d'Auschwitz [38]». À la fois confrontée au « rituel institutionnalisé » des visites des camps et au « marché culturel » de la Shoah qui a infiltré différents espaces de la culture populaire israélienne, la jeune génération se trouve face à une crise mémorielle sans précédent[39].

Dans un article publié par le quotidien israélien *Ha'aretz* le 13 octobre 1996, Mooli Brog, sociologue de l'Université hébraïque, a condamné la domination étatique sur l'interprétation idéologique de la Shoah et exhorté les dirigeants politiques israéliens à « privatiser » la mémoire en cassant les pratiques de commémorations monolithiques de l'État et à prendre en compte les récents changements idéologiques et politiques survenus dans la société israélienne[40]. Parmi ces récents changements, on constate l'irruption très récente en Israël de cérémonies alternatives de la Shoah.

Pour la huitième année consécutive, artistes, intellectuels, hommes de terrain et hommes de lettres se sont réunis pour parler de la manière dont chacun d'entre eux, en tant qu'individu et non plus collectivement, se mesurait à la Shoah. Cette année, la cérémonie a eu lieu dans une salle

---

[36] Le philosophe allemand Walter Benjamin a distingué la mémoire transmise (c'est-à-dire tout ce qui passe d'une génération à l'autre, y compris l'histoire et son enseignement) de la mémoire acquise (à savoir tout ce qui n'est arrivé qu'à vous, ou que vous ressentez comme tel).

[37] R. Melkinson et E. Witztum, « Aspects psychologiques du deuil dans les analyses historiques et littéraires », *Alpayim* n° 12, 1996, pp. 211-239 (en hébreu).

[38] Y. Loshitzky, *Identity Politics on the Israeli Screen,* Austin, University of Texas press, 2001, p. 19.

[39] *Idem*., p. 70.

[40] Cité par Y. Loshitzky, *Ibid*. p. 19.

attenante au théâtre *Tmouna*[41]. Les murs noirs et le plafond en fer ont contribué à l'atmosphère pesante qui règne dans ce lieu. De jeunes acteurs vêtus de haillons, maquillés en morts vivants se déplacent lentement parmi le public assis à même le sol. Cette cérémonie est devenue une véritable plateforme mémorielle pour des centaines de Tel-Aviviens. Tous ont choisi ce lieu pour communier avec un passé qui les obsède et qu'ils viennent « mettre à jour ». Cette cérémonie propose de connecter la Shoah au contexte actuel, plus que jamais critique.

Shaharah Blau, fondatrice de la cérémonie, est née et a grandi à Bnei-Brak, ville de la banlieue nord-est de Tel-Aviv qui regroupe la plus grande concentration de Juifs orthodoxes au monde après Jérusalem…. À 29 ans, Shaharah, juive pratiquante, vit toujours à Bnei-Brak dans un quartier ultra-orthodoxe de la ville. Un de ses grands pères est mort à Buchenwald. L'autre a perdu sa femme et ses deux enfants dans les camps. Elle n'a cependant pas grandi avec ces récits. Comme dans beaucoup de ces familles, la Shoah n'était pas un sujet de discussion. Ce sont ses amis *non religieux* de Tel-Aviv qui, en lui avouant un jour préférer voir un film vidéo plutôt que d'assister aux cérémonies officielles, l'ont incitée à concevoir un autre genre de cérémonie.

La cérémonie alternative élaborée par Shaharah Blau n'est pas une cérémonie sur « le peuple juif qui se rappelle les six millions » mais sur l'individu qui se rappelle les six millions[42] :

> Il faut traiter de la Shoah dans le temps présent, des problèmes qui connectent la Shoah à notre vie actuelle. Parler de ce qui a trait au privé, au personnel. Non pas le peuple juif qui se souvient des six millions mais moi Shaï, moi Gili, moi Shaul orientant le projecteur sur un point précis.

Chacun des intervenants s'exprime librement. Plus besoin de glorifier les intérêts collectifs. Il est possible de se souvenir autrement.

> Les preuves, les données, les chiffres, rien de tout cela n'a changé. Ce qui a changé, c'est nous, notre conception de la mémoire, sur quoi choisissons nous de nous concentrer, sur quels personnages, quels événements, sur quoi choisissons nous d'orienter le projecteur .

La cérémonie alternative, initialement considérée comme un événement marginal, est devenue, au fil des années, une sorte de tradition[43]. Chaque

[41] La cérémonie alternative du 24 avril 2006.

[42] La transcription proposée ci-dessous est une traduction personnelle des propos tenus par les participants à la cérémonie alternative.

année, d'un pas plus pressant, le public vient se rapprocher d'un événement qui, s'éloignant dans le temps, a pris valeur de symbole, au-delà même de l'événement.

En 2006, dix intervenants ont participé à cette cérémonie, chacun portant un regard personnel et différent sur la Shoah. La danseuse et chorégraphe israélienne Renana Raz a évoqué son voyage en Allemagne pour le spectacle « On nous a dit de partir [44]». Enfant de « la troisième génération », Renana se croyait libérée du sentiment victimaire et d'un monde qui, pensait-elle, appartenaient à ses grands-parents. Elle raconte comment pendant qu'elle enseignait à des Allemands volontaires pour prendre part à la scène finale de son spectacle – une danse folklorique israélienne sur la chanson *Véshuv Itchem* « et de nouveau avec vous » – comment, « l'inconscient juif » surgit et la submergea :

> Je me suis demandée : où étaient-ils durant la guerre ? Et pendant que je leur enseignais l'exclamation si israélienne « Hopa Hey » je ne pouvais m'empêcher de les imaginer criant : « Heil Hitler ». À Berlin, j'ai observé la manière dont les Allemands triaient les ordures. Papiers, plastiques, verre… Dans n'importe quel autre pays au monde, ce geste me serait apparu comme un acte écologique. Mais là, en Allemagne, j'ai pensé « sélection ». J'ai réalisé combien mes associations d'idées n'étaient pas anodines. Les choses du quotidien prenaient un autre sens. Elles appartenaient soudain à un autre temps, à une époque tragique .

Les résurgences de cette mémoire s'entrechoquent avec les mots de la chanson populaire sioniste qui prend soudain un tout autre sens….

> Et de nouveau avec vous
> nous sortirons voir la lumière
> Et de nouveau avec vous
> nous danserons toute la nuit
> À cause de vous
> nous avons voulu revenir
> Et de nouveau avec vous
> avec le soir nous nous réveillerons
> Et de nouveau avec vous nous nous réjouirons
> nous tous ensemble et avec vos chansons
> nous répèterons le refrain
> Et de nouveau avec vous

---

[43] En 2006, 1 000 personnes se sont rassemblées au théâtre *Tmouna*.

[44] Son spectacle aborde la question des cérémonies et des mythes israéliens.

> et que la paix soit sur vous et sur nous tous
> Et de nouveau avec vous
> nous sommes à vous, et toutes les chansons sont nôtres.

Dans un texte pamphlétaire, l'homme de théâtre Amir Ourien conteste à Israël son statut de vecteur légitime de la mémoire de la Shoah :

> Un État dont 48 % de la superficie sont des zones militaires fermées,
> un État dans lequel des centaines de personnes sont maintenues en détention sans acte d'accusation et sans limitation aucune dans le temps,
> un État dans lequel un Palestinien dont la compagne est citoyenne israélienne ne peut entrer en Israël,
> un tel État, l'État d'Israël, a perdu toute légitimité pour parler de la Shoah.

Amir Ourien entame alors un dialogue avec la Charte d'indépendance de l'État juif :

> L'État d'Israël dont la Charte d'indépendance promettait : un État fondé sur les principes de liberté, de justice et de paix enseignés par les prophètes d'Israël. D'assurer une complète égalité de droits sociaux et politiques à tous ses citoyens, sans distinction de croyance, de race ou de sexe. De garantir la pleine liberté de conscience, de culte, d'éducation et de culture. D'assurer la sauvegarde et l'inviolabilité des Lieux saints et des sanctuaires de toutes les religions et de respecter les principes de la Charte des Nations-Unies. Cet État, l'État d'Israël, n'a tenu aucune de ses promesses .

Le journaliste Shaï Golden a raconté, sur un ton satirique, la séparation définitive entre Dieu et le peuple juif dans une métaphore entre les rapports tumultueux d'un couple et ceux du peuple juif avec Dieu :

> Lorsque Dieu vit de qui il était tombé amoureux il voulut se rétracter et choisit comme à l'accoutumée de le notifier par des actes. Il commença par nous maltraiter avec des expulsions et des inquisitions, mais nous avons refusé de comprendre. Il s'est alors trouvé une autre femme dans le christianisme et lui a donné le pays et le royaume. Mais, là encore, nous n'avons pas compris…
>
> Il trouva une concubine dans l'islam à qui il donna force et fortune. Il continua par l'Expulsion d'Espagne et par des pogroms. Mais nous avons continué comme si de rien n'était…. En 1939, n'en pouvant plus, il demanda aux Allemands de mettre un point final à tout cela. Lorsque tu fais appel à un meurtrier, il fait généralement son travail… Mais un instant avant que la besogne ne soit terminée, Dieu décida que le message était suffisamment clair. Mais, là encore, nous n'avons pas compris et nous nous sommes

> appliqués à mettre les *tefillins*, à construire des synagogues et nous avons créé l'État d'Israël…
>
> Et quoi de plus clair que la guerre de 1973 ? Quand les pays arabes décident de nous exterminer le jour du *Kippour* ? Mais nous refusons de comprendre.
>
> Aujourd'hui, j'entends que le projet iranien avance à un rythme satisfaisant...

Le journaliste Shaul Bibi a choisi, à quant à lui, de parler de son rapport à la Shoah, lui qui n'est pas un descendant « biographique » mais dont l'enfance en Israël fut inévitablement marquée par le récit de la tragédie. Bibi se place dans la position « d'enfant sociologique » ou de ce qu'Iris Milner nomme la « seconde génération d'adoption [45]». La participation intense de cette « génération d'adoption » au thème de la Shoah exprime une identification cognitive et émotionnelle avec les descendants des rescapés et permet de voir le concept « les enfants de la seconde et troisième génération » comme un concept culturel vaste, qui s'écarte des définitions catégorielles d'un groupe de population spécifique.

Depuis le début des années 1980, la mémoire de la Shoah a été institutionnalisée et ritualisée dans le discours officiel israélien, que ce soit avec l'organisation massive de voyages en Pologne sur les sites des camps de la mort ou par l'appropriation des symboles de la Shoah par les mouvements post et néo-sionistes[46] Ces comportements sont devenus une part de la religion civile israélienne. La mémoire de la Shoah a acquis le statut de dogme, protégé par la loi de 1981 interdisant sa négation. Or, dans cette société, façonnée par la mémoire de la Shoah, en 2004, Shai Nahon, étudiant israélien en science comportementale, montait sur la scène du théâtre *Tmouna* dans le cadre de la cérémonie alternative afin de montrer le numéro bleu que portait sa grand-mère et qu'il avait tatoué sur son bras… Acte marginal ou individualités ignorées gagnées par ce « culte de la mort » latent qui semble submerger la culture officielle israélienne ? Nous laisserons volontairement la question en suspens.

La cérémonie alternative du théâtre *Tmouna* organisée par Avi Gibson Barel et Shaharah Blau, vient s'additionner au « travail de mémoire » qui a

---

[45] I. Milner, *Passé Présent, (Bibliographie, identité et mémoire dans la littérature de la Seconde Génération),* Tel-Aviv, Am Oved, 2003 (en hébreu).

[46] A. Dieckhoff, *Zionist Thought and the Making of Modern Israel,* Londres/New York, Hurst/Columbia University Press, 2002.

débuté dans les années 1980 dans le système éducatif, dans les écoles élémentaires et les lycées et non le contester. « Tu raconteras à tes enfants… » est un précepte fondamentale de la *Torah*. Dans la tradition juive, chaque parent a le devoir de transmettre à ses enfants l'histoire de sa famille et de son peuple. Yaacov Estreicher et Shaharah Blau ne tentent pas uniquement de répondre à l'injonction de mémoire : « Tu raconteras à tes enfants. » Chacun à sa manière essaye d'engager la discussion autour d'une véritable problématique : comment raconteras-tu à tes enfants ?

Cette nouvelle génération, dont les projets et les interrogations se manifestent dans un rapport de contiguïté avec les événements que traverse le pays depuis la guerre des Six Jours[47] cherche de nouvelles voies pour façonner son identité. Confrontée à un combat de plus en plus violent avec ses voisins, elle concède une importance fondamentale à la narration de son origine. La question de l'identité juive israélienne se définit aujourd'hui dans une articulation extraordinairement complexe et évolutive avec une identité collective basée sur la Shoah.

Ces recompositions mémorielles au sein de la société israélienne soulèvent des interrogations majeures sur la transmission intergénérationnelle et sur le poids du politique : ne risquent-t-elles pas, à plus ou moins long terme, d'engendrer une concurrence entre l'identité nationale et l'identité religieuse fondamentaliste ?

[47] Une génération marquée par la première et la deuxième guerre du Liban… Par la première et la seconde Intifada… Des guerres considérées comme « sales » en raison du conflit avec une population civile.